Études critiques : un christianisme profane?

Autor(en): **Reymond, Bernard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **29 (1979)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-381151

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 111 (1979), P. 301-305

ÉTUDES CRITIQUES

UN CHRISTIANISME PROFANE?

BERNARD REYMOND

Les animateurs du christianisme social ont-ils été des précurseurs? L'étude que vient de publier Jean Baubérot[1], le successeur tout récent de Daniel Robert à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, met en garde contre tout anachronisme, mais elle oblige à se poser cette question. Voilà un quart de siècle, on n'aurait pu parler de la modernité théologique de Wilfred Monod ou d'Elie Gounelle sans susciter des sourires attristés et condescendants. Baubérot ne peut être soupçonné de passéisme; encore étudiant, rédacteur du *Semeur*, il aimait poser des questions désécurisantes et fut l'un des premiers à développer le thème de la «mort de Dieu»[2]. Or, il n'hésite pas maintenant à découvrir d'étonnantes analogies entre les perspectives de W. Monod et celles de Bonhoeffer. Dans sa dernière page, il se demande même, dans la foulée de Marquart, si Barth, qui avait cité élogieusement Monod dans un sermon de 1913, n'a pas été «beaucoup plus dépendant qu'il n'a voulu le reconnaître de la problématique du premier christianisme social» (p. 279).

Malgré l'intérêt évident qu'il porte lui-même à ce problème d'un «christianisme profane», Baubérot s'est toutefois bien gardé de toute extrapolation hasardeuse et de toute spéculation théologique. Il a voulu faire strictement œuvre d'historien en dépouillant *L'Avant-Garde*, une publication bien oubliée aujourd'hui, mais qui reste un document de premier ordre sur les débuts du christianisme social. Ce parti d'une étude objective et «scientifique», attentive à désamorcer tout parallélisme trop facile avec notre actualité, contribue paradoxalement à rendre d'autant plus inévitable et pressante la question par laquelle nous avons ouvert ce compte rendu.

L'Avant-Garde se situe à un moment décisif de l'histoire du christianisme social: celui de son surgissement. Comme Baubérot le raconte fort bien, sa création fut décidée en 1899 lors d'une «réunion amicale» d'une trentaine de pasteurs, jeunes pour la plupart, désireux de partager leurs

[1] *Un christianisme profane? Royaume de Dieu, socialisme et modernité culturelle dans le périodique «chrétien-social» L'Avant-garde (1899-1911)*, Paris, PUF, 1978, 295 p. Préface de Daniel Robert.

[2] *Le Semeur*, Paris, numéro spécial, 1964.

expériences et leurs réflexions dans le domaine de « l'évangélisation des masses ouvrières ». Parmi eux, trois hommes allaient jouer un rôle de premier plan: Jean Roth, cheville ouvrière de la nouvelle publication pendant ses douze ans de parution; Elie Gounelle, alors directeur de la Solidarité de Roubaix, futur rédacteur et propriétaire de la *Revue du Christianisme social* (dès 1909); Wilfred Monod, qui venait de publier la première de ses deux thèses de doctorat sur l'*Espérance chrétienne* et qui a joué par la suite le rôle que l'on sait dans le mouvement du *Christianisme pratique.*

Limité d'abord à deux cents exemplaires, le tirage de *L'Avant-Garde* se stabilisa à près de trois mille exemplaires dès 1907. Baubérot estime que du tiers à la moitié du corps pastoral français l'a reçue et vraisemblablement lue (cette publication était gratuite et vivait de dons) à partir de 1904-1905[3]. C'est dire son audience — une audience d'autant plus attentive que *L'Avant-Garde* posait des questions nouvelles. Mais surtout, comme le souligne justement Baubérot, c'est par l'intermédiaire de cette publication que le mouvement du « christianisme social » prit conscience de lui-même. En étudiant la manière dont les principaux collaborateurs de *L'Avant-Garde* ont développé leur pensée et leur argumentation, Baubérot a ainsi pu saisir le christianisme social au moment de sa cristallisation la plus significative, quand ses mentors se cherchaient encore et forçaient en même temps l'attention. Ce faisant, Baubérot met entre nos mains une étude essentielle pour la connaissance de la pensée protestante d'expression française dans les premières années de notre siècle.

Tous les collaborateurs de *L'Avant-Garde* n'ont pas eu une position identique. Baubérot a astucieusement réussi à débrouiller cet écheveau par le biais d'une typologie. Il s'en explique en détail dans son avant-propos. Après avoir retracé dans une première partie « l'itinéraire de *L'Avant-Garde* », c'est-à-dire surtout les aléas de son histoire événementielle, il a cherché dans sa seconde partie à dégager les différents types de discours qui s'y sont côtoyés. Deux types y apparaissent aussitôt plus marginaux que les autres: celui du pasteur libéral belge Arnold Rey[4] et celui de Samuel Delattre dont l'optique était « assez proche de celle du Réveil » (p. 35). Si l'attitude de Rey n'a pas tardé à « poser des problèmes » (p. 69) pour des raisons d'ordre théologique, Baubérot montre de manière assez convain-

[3] Eléments statistiques intéressant la Suisse romande: entre 1906 et 1911, 10,6% des articles venaient de Suisse; en 1904, proportion à peu près égale d'abonnés (non payants!) en Suisse (322).

[4] Une information semble avoir échappé à Baubérot: une plaquette a été consacrée à Arnold Rey par son fils Jean Rey (du Conseil de l'Europe): *La pensée d'un pasteur libéral*, Nancy, Berger-Levrault, 1970. Mais Jean Rey ignore que son père collabora à *L'Avant-Garde.*

cante que l'« archaïsme culturel » de Delattre ne fut pas aussi éloigné du discours dominant de *L'Avant-Garde* qu'il paraît au premier abord, parce que lui aussi visait à « mettre en question l'appareil institutionnel et sa routine » (p. 261). Autre type intéressant: celui des socialistes à affinités chrétiennes, mais sans être pasteurs ou théologiens. Ainsi le Belge Vandervelde ou le Genevois Auguste de Morsier[5]. Ou encore les socialistes qui, comme Jaurès, ont accepté d'engager le dialogue avec les hommes du christianisme social.

Le « discours dominant » fut évidemment le fait de Gounelle, de Monod et de Roth. Baubérot en définit très bien l'enjeu dans le titre de sa seconde partie: « Profaner le christianisme pour christianiser le profane ». Le problème n'a pas été seulement pour eux de se demander comment se conjuguent l'attente socialiste de la « cité juste » et l'attente chrétienne du Royaume, mais d'abord de chercher à prendre au sérieux la consistance propre de la réalité sociale. Sous leur plume, les appréciations d'ordre moral ou théologique (bien, mal, volonté sociale de Dieu, etc.) menaçaient sans cesse d'interférer avec une lecture plus résolument sociologique. A leur propos, Baubérot a d'ailleurs raison de parler de « parasociologie »: leur désir d'analyse de la réalité sociale comme telle n'a pas toujours pu s'accomplir, faute d'instruments ou de cadres théoriques adéquats. Seul Charles Gide leur a fourni parfois les éléments d'analyse qui leur manquaient. Mais Baubérot montre surtout l'importance de leur option théorique: ils ont cherché à examiner la vie économique et sociale de manière à en dégager des lois et à pouvoir agir sur le système social proprement dit (et non sur l'intériorité des individus seulement) afin de le réformer.

Cette démarche correspondait à une importante prise de conscience: celle d'une mutation culturelle qui changeait le statut même du christianisme dans la société. Ils n'ont donc pas tellement cherché à sauver craintivement ce qui pouvait l'être, comme cherchaient à le faire leurs coreligionnaires allergiques à d'authentiques révisions sociales, mais ils ont compris que la mutation sociale des temps modernes exigeait une révision fondamentale du christianisme lui-même. D'où leur tentative audacieuse, mais souvent riche d'illusions, pour retrouver intuitivement les exigences évangéliques dans l'attente douloureuse des masses prolétaires, et surtout pour redire et vivre l'Evangile dans la profanité d'un monde où le discours « religieux » a perdu sa crédibilité.

[5] Autre information dont Baubérot ne pouvait vraisemblablement avoir connaissance: un polycopié a été édité à Genève, sans date ni nom d'auteur, mais sauf erreur en 1977, sous le titre *La vie et l'œuvre d'Auguste de Morsier, 1864-1923, Apôtre du christianisme social.* Il est fait essentiellement de citations de ses œuvres.

On ferait tort à l'étude de Baubérot de chercher à la résumer plus avant. Ces quelques indications suffisent à en signaler l'intérêt, un intérêt sans cesse renouvelé au fil de la lecture par le soin qu'il a pris de suivre cette réflexion en gestation et en débat de plume dans tous les problèmes théologiques et sociaux auxquels elle s'est trouvée confrontée.

Baubérot n'ignore évidemment pas le contexte de *L'Avant-Garde*. Mais sa typologie s'en tient aux seuls matériaux que cette publication lui a fournis. Il a bien fait. Il a ainsi pu cerner dans une de ses phases essentielles une recherche qui, dès 1911, du fait des circonstances, s'est diffractée dans des directions diverses. Son étude devient de ce fait une pièce essentielle dans l'étude historique du christianisme social. Mais en même temps, elle devrait appeler une vérification: l'option « parasociologique » qui se dégage des contributions de Gounelle et de Monod à *L'Avant-Garde* est-elle demeurée une articulation essentielle de leur pensée, ou n'a-t-elle été dans leur œuvre qu'une intuition bientôt refoulée par d'autres préoccupations plus messianiques ou moralisantes? L'intérêt d'une typologie est de faire apparaître certains types dans toute leur netteté, mais avec un certain coefficient d'abstraction. Or Baubérot a très bien repéré qu'après avoir dégagé le type de l'option « parasociologique », le discours de Monod, par exemple, l'obligeait à introduire un autre type: celui d'un messianisme qu'il qualifie à un certain moment d'« utopie théologique ».

Par sa rigueur même, l'investigation de Baubérot nous renvoie ainsi implicitement à d'autres études qui, malheureusement, n'existent pas encore. Nous ne disposons d'aucune monographie digne de ce nom sur Gounelle ou sur Monod[6]. L'ouvrage de Baubérot annonce peut-être à son insu que le moment est venu de les faire sortir du purgatoire où on les a laissés sommeiller depuis près d'un demi-siècle. Les questions qu'ils ont posées au moment de *L'Avant-Garde* annoncent trop celles d'aujourd'hui pour que nous ne désirions pas savoir comment elles ont rebondi dans une réflexion aussi typée que le fut celle de Monod.

Mais le travail de Baubérot ne concourt pas seulement à nous faire percevoir le travail qui, de ce point de vue, attend encore historiens et théologiens. La méthode assez originale que cette étude lui a permis de mettre au point pourrait maintenant servir de modèle à d'autres investigations parallèles dans les revues protestantes de l'époque. Après avoir lu Baubérot, on se prend à rêver de recherches semblables sur des publications à l'existence aussi bien circonscrite que le fut celle de *L'Avant-Garde*, par exemple les *Mélanges* de Samuel Vincent (1820-1825), les *Annales de bibliographie théologique* (1888-1896) ou, plus près de son sujet, les actes de l'*Association pro-*

[6] Laurent Gagnebin vient d'annoncer le début d'une recherche doctorale sur la prédication de W. Monod.

testante pour l'étude des questions sociales, immédiatement antérieure à *L'Avant-Garde*, ...en attendant que des chercheurs aient le courage et les moyens de dépouiller typologiquement des ensembles aussi importants que la *Revue chrétienne* ou la *Revue du christianisme social*. Rien n'interdit jamais de rêver, l'avantage des protestants français étant en l'occurrence d'avoir actuellement à l'œuvre une brochette d'historiens, de théologiens et de chercheurs dix-neuvièmistes dont l'absence commence à se faire cruellement sentir en Suisse romande.